

LA VINGT-SEPTIÈME  
VILLE

Né à Springs (Illinois) en 1959, Jonathan Franzen a passé son enfance à Saint-Louis (Missouri). Trois romans – *La Vingt-Septième Ville*, *Strong Motion* et *Les Corrections* qui a obtenu le National Book Award en novembre 2001 – l'ont imposé au tout premier rang de la littérature américaine actuelle.

D U M Ê M E A U T E U R

Les Corrections

*roman*

*Éditions de l'Olivier, 2001*

*et « Points », n° P 1126*

Pourquoi s'en faire ?

*essais*

*Éditions de l'Olivier, 2003*

Jonathan Franzen

LA VINGT-SEPTIÈME  
VILLE

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-François Ménéard*

*Éditions de l'Olivier*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL  
*The Twenty-Seventh City*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Farrar, Straus & Giroux, 1988

© Jonathan Franzen, 1988

ISBN 2-82-360204-3  
(ISBN 2-87929-369-3, 1<sup>re</sup> publication)

© Le Seuil / Éditions de l'Olivier, 2004,  
pour l'édition en langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Cette histoire se déroule à une époque qu'on pourrait situer vers 1984, dans un endroit qui ressemble beaucoup à St. Louis. Nombre de réalisations publiques, de programmes politiques et de productions diverses, qui ont bel et bien existé, ont été attribués à différents groupes ou individus. Ni les uns ni les autres ne doivent être confondus avec des organisations ou des personnes réelles. La vie et les opinions des personnages sont entièrement imaginaires.*



*À mes parents*







# 1

Au début du mois de juin, William O'Connell, chef de la police de St. Louis, annonça son départ à la retraite et les membres du Conseil de la Police municipale, dédaignant les candidats soutenus par l'establishment politique, la communauté noire, la presse, l'Amicale des Agents et le gouverneur du Missouri, choisirent une femme anciennement attachée à la police de Bombay, en Inde, pour entamer un mandat de cinq ans à ce poste. Toute la ville fut atterrée, mais cette femme – une certaine S. Jammu – entra en fonctions avant que quiconque ait pu l'en empêcher.

C'était le premier août. Le quatre août, le sous-continent fit à nouveau la une de la presse régionale lorsque le célibataire le plus convoité de St. Louis épousa une princesse originaire de Bombay. Le jeune marié s'appelait Sidney Hammaker, président des Brasseries Hammaker, le vaisseau amiral de l'industrie locale. Selon la rumeur, la mariée était fabuleusement riche. Dans leurs comptes rendus de l'événement, les journaux confirmèrent qu'elle possédait bien un pendentif en diamant assuré pour onze millions de dollars et qu'elle amenait avec elle une suite de dix-huit serveurs pour s'occuper du domaine Hammaker situé à Ladue, dans la banlieue de St. Louis. Un feu d'artifice tiré lors de la réception qui suivit la cérémonie déversa une pluie de cendres sur les pelouses, à plus d'un kilomètre à la ronde.

Une semaine plus tard, on commença à voir des choses inhabituelles. Par exemple, une famille indienne de dix personnes sur le terre-plein d'une avenue, à un bloc du Centre des Congrès Cervantès. Les femmes portaient des saris, les hommes des costumes-cravates sombres, les

enfants des shorts de gym et des T-shirts. Tous affichaient une expression d'agacement plus ou moins contrôlé.

Au début du mois de septembre, les scènes de ce genre étaient devenues courantes dans la vie quotidienne de la ville. On remarqua des Indiens qui traînaient sans raison apparente le long de la passerelle couverte reliant les grands magasins Dillard's au centre commercial de St. Louis. On en vit certains étaler des couvertures dans le parking du musée d'art et se préparer un déjeuner sur un réchaud à gaz, d'autres jouer aux cartes sur le trottoir, devant le National Bowling Hall of Fame, d'autres encore visiter des maisons à vendre à Kirkwood et Sunset Hills, prendre des photos de la gare Amtrak dans le centre-ville ou faire cercle autour du capot levé d'une Oldsmobile Delta 88 en panne dans Forest Park Parkway. Les enfants paraissaient toujours très bien élevés.

Le début de l'automne était également la saison où se montrait à St. Louis un autre visiteur oriental plus familier, le Prophète Voilé de Khorassan. Au dix-neuvième siècle, une association d'hommes d'affaires avait imaginé le personnage du Prophète pour aider à la collecte de fonds destinés à de nobles causes. Chaque année, Il revenait et S'incarnait en la personne d'un des citoyens les plus éminents de la ville, dont l'identité restait un secret soigneusement gardé. Auréolé du mystère de Son anonymat, Il apportait à la ville un charme enjoué. On avait écrit à Son sujet :

*Des millions de croyants ont élu le prophète,  
Le très grand Mokanna, un voile sur sa tête,  
Est assis sur le trône où ils l'ont élevé.  
Du commun des mortels en signe de pitié  
Il échappe aux regards sous ce voile d'argent  
Épargnant à leurs yeux son éclat aveuglant.*

La pluie ne tomba qu'une seule fois au mois de septembre, le jour de la parade du Prophète Voilé. L'eau entraînait à flots dans les tubas des fanfares et les trompettistes avaient du mal à souffler dans leurs embouchures. Les pompons se ratatinaient en tachant les mains des majorettes d'une tein-

ture qui maculait leur front lorsqu'elles rejetaient leurs cheveux en arrière. Plusieurs chars du défilé firent naufrage.

Le soir où avait lieu le bal du Prophète Voilé, le premier événement de la saison mondaine, des vents furieux abattirent des câbles électriques d'un bout à l'autre de la ville. Dans la salle Khorassan de l'hôtel Chase-Park Plaza, le bal des débutantes venait de prendre fin lorsque les lumières s'éteignirent. Des serveurs se précipitèrent avec des chandeliers et quand les premières bougies s'allumèrent, des murmures de surprise et de consternation se répandirent dans toute la salle : le trône du Prophète était vide.

Sur Kingshighway, une Ferrari 275 noire passa en trombe devant les supermarchés sans vitrines et les églises fortifiées du nord de la ville. Un témoin attentif aurait pu apercevoir le reflet d'une robe d'un blanc de neige derrière le pare-brise et une couronne sur le siège du passager. Le Prophète filait vers l'aéroport. Arrêtant Sa voiture dans le couloir réservé aux véhicules de pompiers, Il se précipita dans le hall de l'hôtel Marriott.

– Vous avez un problème, monsieur ? demanda un groom.

– Je suis le Prophète Voilé, crétin.

Au dernier étage de l'hôtel, Il s'arrêta devant une porte et frappa. La porte Lui fut ouverte par une grande femme à la peau brune, vêtue d'un jogging. Elle était très belle. Elle éclata de rire.

Lorsque, à l'est, le ciel commença à s'éclaircir au ras de l'horizon, du côté de l'Illinois, les oiseaux en furent les premiers informés. Le long du fleuve, dans tous les parcs et sur toutes les esplanades du centre-ville, les arbres s'animèrent de bruissements et de gazouillis. C'était le premier lundi d'octobre. Les oiseaux de St. Louis s'éveillaient.

Au nord du quartier des affaires, là où habitaient les plus pauvres, une brise matinale apportait les odeurs d'alcool usagé et de transpiration malade qui émanaient des ruelles où plus rien ne bougeait ; on entendit à plusieurs blocs à la ronde le claquement d'une porte. Dans la gare de triage du bassin central de la ville, parmi les grésillements des chargeurs défectueux et les frémissements fantomatiques des

grillages en métal, des hommes coiffés en brosse somnolaient dans des tours carrées tandis que le matériel roulant se regroupait au-dessous d'eux. Les hôtels de luxe et les cliniques privées occupaient les hauteurs avec une visibilité abjecte. Plus loin à l'ouest, le relief s'accroissait et des arbres en meilleure santé unissaient comme un maillage les lieux habités, mais ce n'était plus St. Louis, c'était la banlieue. Du côté sud, semblables à des cubes, s'alignaient des rangées de maisons en brique où des veuves et des veufs étaient allongés sur des lits et dont les stores, baissés à une époque lointaine, ne se lèveraient pas de toute la journée.

Mais aucun quartier n'était plus mort que le centre-ville. Ici, au cœur de St. Louis, à l'abri du gémissement de la circulation qui continuait toute la nuit sur les quatre autoroutes, on trouvait des places de parking à profusion. Ici, les moineaux se chamaillaient et les pigeons picoraient. Ici, le bâtiment du City Hall, une copie au toit en croupe de l'Hôtel de Ville de Paris, dressait sa splendeur en deux dimensions sur un terrain plat et vide. L'air de Market Street, l'artère centrale de la ville, était sain. De chaque côté de l'avenue, on entendait les oiseaux chanter, en solo ou en chœur – comme dans une prairie. On aurait dit le jardin d'une grande maison.

La gardienne de cette paix était restée éveillée toute la nuit dans Clark Avenue, au sud du City Hall. Jammu, le chef de la police, dont le bureau était situé au quatrième étage du Quartier Général, venait d'ouvrir le journal du matin qu'elle étala sous sa lampe. Il faisait encore sombre et, de toute sa silhouette, avec ses épaules étroites et voûtées, ses chaussettes qui montaient jusqu'à ses genoux osseux et ses pieds qu'elle remuait sans cesse, elle ressemblait à une lycéenne en plein bachotage.

Son visage paraissait plus vieux. Tandis qu'elle se penchait sur le journal, la lumière de la lampe éclairait des fils blancs dans sa chevelure d'un noir soyeux, au-dessus de son oreille gauche. Comme ceux d'Indira Gandhi qui, en ce matin d'octobre, était encore vivante et Premier ministre de l'Inde, les cheveux de Jammu présentaient des signes de blanchissement asymétrique. Ils étaient juste assez longs pour qu'elle

puisse les attacher derrière sa tête avec une épingle. Elle avait un grand front, un nez aquilin et étroit, et des lèvres larges qui semblaient privées de sang, bleuâtres. Lorsqu'elle était reposée, ses yeux sombres dominaient son visage mais ce matin-là, ils étaient nébuleux et bordés de poches. Des rides creusaient sa peau satinée autour de sa bouche.

Tournant une page du *Post-Dispatch*, elle trouva ce qu'elle cherchait, une photo d'elle prise dans un de ses bons jours. Elle souriait, le regard avenant. La légende – *Jammu : un engagement personnel* – fit réapparaître le même sourire sur son visage. Sous le titre UNE NOUVELLE VIE, un article signé Joseph Feig accompagnait la photo. Elle commença à le lire.

Rares sont ceux qui s'en souviennent aujourd'hui, mais le nom de Jammu est apparu pour la première fois dans les quotidiens américains il y a près de dix ans. C'était en 1975. Le sous-continent indien connaissait alors une grande agitation à la suite de la décision du Premier ministre Indira Gandhi d'instaurer l'état d'urgence et d'infliger à ses ennemis politiques une sévère répression.

Parmi les reportages contradictoires et abondamment censurés qui nous parvenaient, d'étranges informations en provenance de Bombay furent reprises par la presse occidentale. Ces articles concernaient une opération baptisée «*Projet Puri*», mise en œuvre par un membre officiel de la police du nom de Jammu. Apparemment, les policiers de Bombay s'étaient lancés dans le commerce de l'alimentation en gros.

L'entreprise avait l'air d'une folie à l'époque; elle le semble à peine moins aujourd'hui. Mais à présent qu'un caprice du sort a amené Jammu à St. Louis, pour y assumer le rôle de chef de la police, on commence à se demander si, après tout, le *Projet Puri* était si déraisonnable qu'il le paraissait.

Lors de la récente interview qu'elle nous a accor-

dée dans son vaste bureau de Clark Avenue, Jammu a évoqué les circonstances qui l'ont conduite à mener cette action.

« Avant que Mrs. Gandhi décide de se passer de la Constitution, le pays ressemblait au Danemark de la reine Gertrude – pourri jusqu'au trognon. Mais avec l'instauration de la President's Rule – la fêrule présidentielle –, nous qui étions chargés de faire respecter la loi avions désormais une chance d'agir. À Bombay, nous arrêtions mille cinq cents délinquants par semaine et nous saisissions trente millions de roupies en argent liquide et en marchandises de contrebande. Deux mois plus tard, lorsque nous avons établi un premier bilan de nos efforts, nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas avancé d'un pouce », raconte Jammu. La « President's Rule » découle d'un article de la Constitution indienne qui donne au gouvernement central un pouvoir absolu lorsque l'urgence de la situation l'exige. On a donc appelé « État d'Urgence » les dix-neuf mois pendant lesquels cette règle s'est appliquée.

En 1975, une roupie valait environ dix cents en monnaie américaine.

« J'étais adjointe au préfet, à l'époque, explique Jammu. J'ai alors suggéré une approche différente. Puisque les menaces et les arrestations ne donnaient aucun résultat, pourquoi ne pas combattre la corruption sur son propre terrain ? Pourquoi ne pas nous lancer nous-mêmes dans les affaires et utiliser nos ressources et notre influence pour libéraliser le marché ? Nous avons donc choisi un secteur essentiel : l'alimentation », dit-elle.

C'est ainsi que le Projet Puri fut conçu. Un *puri* est un petit pain frit très apprécié en Inde. À la fin de 1975, Bombay était connue des journalistes occidentaux pour être la seule ville d'Inde où les produits alimentaires étaient abondants et les prix épargnés par l'inflation.

Bien entendu, Jammu devint l'objet de l'attention générale. Sa façon de mener l'opération, telle qu'elle fut rapportée dans les quotidiens et dans les hebdomadaires *Time* et *Newsweek*, frappa l'imagination des forces de police du pays tout entier. Mais personne sans doute n'aurait deviné que la jeune femme se retrouverait un jour à St. Louis, l'insigne de chef de la police épinglé sur son corsage et un revolver réglementaire à la ceinture.

Le colonel Jammu, qui entame son troisième mois à ce poste, estime cependant qu'il s'agit de la chose la plus naturelle du monde. «Un bon chef doit manifester son engagement personnel à tous les niveaux de l'organisation qu'il dirige, dit-elle. Porter un revolver est un symbole de cet engagement.»

«Bien sûr, c'est également un instrument de mort», poursuit-elle en s'enfonçant dans son fauteuil.

La franchise et l'audace avec lesquelles elle exerce ses fonctions lui ont valu une réputation littéralement mondiale. Lorsque la recherche d'un remplaçant au chef William O'Connell se trouva dans l'impasse en raison des différentes factions qui s'opposaient, le nom de Jammu fut parmi les premiers proposés comme candidature de compromis. En dépit du fait qu'elle n'avait aucune expérience dans la police des États-Unis, le Conseil a confirmé sa nomination alors qu'elle se trouvait depuis moins d'une semaine à St. Louis pour une série d'entretiens.

Beaucoup ont estimé surprenant que cette femme indienne puisse répondre aux exigences nécessaires en matière de citoyenneté. Mais Jammu, qui est née à Los Angeles et dont le père était américain, déclare qu'elle a toujours fait tout ce qu'il fallait pour conserver sa nationalité américaine. Depuis son enfance, elle rêvait de s'installer aux États-Unis.

« Je suis terriblement patriotique, dit-elle avec un sourire. C'est souvent le cas des nouveaux résidents, comme moi. Je suis ravie à l'idée de passer de nombreuses années à St. Louis. Je suis venue ici pour y rester. »

Jammu s'exprime avec un accent légèrement britannique et une clarté de pensée remarquable. Les traits fins, la silhouette fragile, elle apparaît comme le contraire du stéréotype de l'Américain viril et bourru qui occupe généralement ce genre de fonction. Mais ses états de service démentent cette impression.

Cinq ans après son entrée dans la police indienne, en 1969, elle devient adjointe de l'inspecteur général de la police dans la province du Maharashtra. Cinq ans plus tard, à l'âge étonnant de trente et un ans, elle est nommée préfet à Bombay. À trente-cinq ans, elle est à la fois le plus jeune chef de la police dans l'histoire récente de St. Louis et la première femme nommée à ce poste.

Avant de s'engager dans la police indienne, elle passe une licence en génie électrique à l'université de Srinagar, au Cachemire, puis, pendant trois semestres, suit des études d'économie de troisième cycle à l'université de Chicago.

« J'ai travaillé dur, dit-elle. J'ai eu beaucoup de chance, également. Je ne pense pas que j'aurais obtenu ce poste si le Projet Puri ne m'avait pas valu si bonne presse. Mais bien entendu, mon problème principal est toujours venu du fait que je suis une femme. Il n'a pas été facile de combattre cinq millénaires de discrimination sexuelle. »

« Jusqu'à ce que je devienne commissaire, je m'habillais comme un homme, par convention », se souvient Jammu.

Apparemment, ce genre d'expérience a joué un rôle clé dans la nomination de Jammu. Dans une ville qui doit toujours lutter contre son image de « perdante », ce choix peu orthodoxe est une

excellente opération de relations publiques. St. Louis est à présent la plus grande ville des États-Unis à avoir une femme à ce poste.

Nelson A. Nelson, président du conseil de la police, pense que St. Louis devrait être saluée pour son rôle précurseur dans l'accès des femmes aux responsabilités municipales. «C'est de la discrimination positive au sens le plus authentique du terme», affirme-t-il.

Jammu, pour sa part, ne semble pas considérer la question comme essentielle. «Oui, d'accord, je suis une femme, et alors?» dit-elle avec un sourire.

Améliorer la sécurité dans les rues de la ville fait partie de ses priorités. Elle ne souhaite pas commenter les résultats obtenus dans ce domaine par les précédents chefs de la police, mais déclare travailler en étroite collaboration avec la municipalité pour mettre au point un plan d'ensemble destiné à combattre la délinquance sur la voie publique.

«La ville a besoin d'une nouvelle jeunesse, d'une réorganisation fondamentale. Si nous parvenons à convaincre les milieux d'affaires et les associations de citoyens de nous aider – si nous parvenons à convaincre les gens qu'il s'agit d'un problème *régional* –, je suis persuadée qu'en très peu de temps, nous pourrions ramener la sécurité dans les rues», dit-elle.

Le nouveau chef de la police ne craint pas de faire connaître ses ambitions. On peut raisonnablement imaginer que ses tentatives de réforme susciteront jalousies et oppositions. Mais ce qu'elle a réussi à accomplir en Inde montre qu'elle est une adversaire redoutable et une personnalité politique avec laquelle il faudra compter.

«Le Projet Puri est un bon exemple, souligne-t-elle. Nous avons établi de nouvelles règles dans une situation qui paraissait désespérée. Nous avons installé des bazars devant chaque poste de

police. Notre image auprès du public en a été améliorée et notre moral également. Pour la première fois depuis des décennies, nous n'avons eu aucun mal à attirer de nouvelles recrues suffisamment qualifiées. La police indienne a une réputation de corruption et de brutalité due en grande partie à la difficulté d'engager des agents responsables et bien formés. Le Projet Puri a commencé à changer les choses.

Certains critiques de Jammu ont exprimé la crainte qu'un chef de la police habitué à l'atmosphère plus autoritaire de l'Inde se montre insensible à la question des droits civiques à St. Louis. Charles Grady, porte-parole de la section locale de l'Union des Libertés Civiques Américaines, est allé encore plus loin en conseillant vivement de congédier Jammu avant que ne se produise un « désastre constitutionnel ».

Jammu, pour sa part, rejette vigoureusement ces critiques. « J'ai été très surprise par la réaction des milieux de gauche, dit-elle. Je crois que leurs inquiétudes viennent d'une méfiance persistante à l'égard du tiers-monde en général. Ils oublient le fait que les institutions de l'Inde ont été profondément influencées par les idéaux occidentaux, et notamment britanniques, bien sûr. Ils négligent d'établir la distinction entre les simples agents de police indiens et le corps national des officiers dont j'étais membre. »

« Nous avons été formés dans la tradition britannique du service public. Les critères étaient extrêmement stricts. Nous étions sans cesse déchirés entre la nécessaire solidarité avec nos troupes et la fidélité à nos valeurs. Mes détracteurs ne comprennent pas que c'est précisément cette contradiction qui m'a amenée à rechercher un poste aux États-Unis. « En réalité, ce qui me frappe aujourd'hui quand je repense au Projet Puri, c'est à quel point notre démarche était américaine. Dans une économie



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NOVOPRINT  
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2005. N° 83808  
IMPRIMÉ EN ESPAGNE

Extrait de la publication